

une acuité de plus en plus intolérable, la question de savoir si elle est en mesure de rattraper la domination du monde qui lui échappe.

Dans l'ordre de la production capitaliste mondiale, les années 1927 et 1928 marquent dans l'ensemble un dépassement très net de la norme d'avant-guerre. Si, la production agricole, dépréciée par une crise mondiale des ciseaux (2), se maintient au niveau d'avant-guerre, l'extraction du charbon a augmenté de plus d'un cinquième, celle du plomb du quart, celle du cuivre de plus de moitié, celle du pétrole de plus du double, celle du caoutchouc d'environ six fois. Dans l'ordre industriel, la production du fer est plus élevée du quart, celle de l'acier de plus de moitié; quant au textile, si la production du coton et de la laine est sensiblement égale à celle de 1913, la soie est en forte progression, et l'industrie relativement jeune de la soie artificielle, a augmenté douze fois son volume.

Dans cet essor général, les Etats-Unis se sont taillés une part privilégiée. Certes, l'Europe a participé au mouvement, elle a largement rejoint le niveau d'avant-guerre et l'a même sensiblement dépassé en ce qui concerne la production métallurgique et même pour l'extraction du pétrole; dans certains domaines (aluminium, soie artificielle) elle a augmenté sa production dans des proportions considérables. Mais, si l'Europe est en progrès en valeur absolue, en comparant l'ensemble de sa production à sa norme d'avant-guerre, elle marque un recul au point de vue relatif, si on compare ce progrès au progrès des Etats-Unis : le développement de ses forces productives a été infiniment moins rapide que le développement des forces américaines. Ce qui revient à dire que dans le processus dynamique de l'économie mondiale, la part de l'Europe est considérablement réduite.

Les Etats-Unis

Arrêtons-nous un peu sur les Etats-Unis qui présentent l'aspect le plus saisissant du capitalisme contemporain dans sa forme progressive.

Pour chiffrer l'importance gigantesque de la progression, il suffira de rappeler qu'ils produisent en 1927 et 1928 environ 70 % du pétrole mondial et près de la moitié de l'acier brut et de l'aluminium du monde.

Dans certaines industries jeunes, l'ascension a été vertigineuse : pour la soie artificielle, la production des Etats-Unis, qui représente un grand quart de la production mondiale, s'est augmentée de 1913 à 1927 de plus de 42 fois (dans le même temps où la production mondiale s'augmentait 12 fois). Jusqu'à ces derniers temps, l'index de la production industrielle reste élevé, la construction active; au début de l'année 1929, la production métallurgique a encore battu ses records précédents. On peut accorder au président Hoover que

« La marche des affaires a atteint dans toutes les branches une hauteur rare et inconnue sans doute, jusqu'ici... »

Pendant la période 1923-1927, le chiffre du commerce extérieur a plus que doublé. Et surtout la substance s'en est modifiée : les importations comportant de plus en plus de matières premières (soie brute, caoutchouc, café, sucre, pâte à papier), tandis que les exportations comprennent une part toujours plus grande d'articles manufacturés.

De plus en plus le marché américain se ferme aux produits finis de l'étranger.

De plus en plus le marché intérieur tend à s'alimenter avec les produits manufacturés de l'industrie nationale, et ces produits sont fabriqués en quantités si prodigieuses que la question des débouchés se pose avec une acuité toujours plus grande : la phase de conquête impérialiste est ouverte.

Or, l'augmentation du commerce extérieur n'est pas proportionnée à celle de la production, et, si la question des débouchés ne s'est pas posée jusqu'ici d'une façon plus aiguë, c'est en raison de la grande faculté d'absorption du marché intérieur américain, due pour partie aux nécessités de l'équipement d'un immense territoire et à l'accroissement de la population, pour partie à la politique de hauts salaires, pratiquée par le patronat dans certaines industries. Mais le point de saturation semble proche; il faudra écoulé l'énorme production industrielle, il faudra vendre en particulier, les quatre millions et demi de voitures et camions sortis annuellement par l'industrie automobile, dont, jusqu'ici, à peine un huitième était exporté.

Par les progrès mêmes du capitalisme américain, se créent ou s'accroissent ses contradictions: la production industrielle accroît le nombre des ouvriers, il a fallu faire appel dans les années d'après-guerre à une énorme importation de main-d'œuvre européenne, de sorte que l'importance numérique relative du prolétariat a augmenté très rapidement : tandis que la population doublait, le nombre des ouvriers et employés triplait. Ainsi se développe, en même temps que le capitalisme américain, son antagoniste direct, la classe qui est appelée à le renverser et à lui succéder.

Certes, jusqu'alors, et en raison de la haute conjoncture, le capital américain a pu fragmenter ce prolétariat, établir une compartimentation avantageuse entre les ouvriers yankees et les immigrés; il a su constituer avec les premiers une classe tampon, une aristocratie ouvrière, qui bénéficie des hauts salaires des industries les plus favorisées (automobiles), tandis qu'il reléguait les seconds dans les bouges d'East-Side, dans les mines de Pensylvanie et du Colorado, dans les filatures du New-Jersey aux conditions de travail esclavagistes.

Mais ce n'est pas seulement entre yankees et immigrés que le capital américain s'est efforcé de maintenir une cloison étanche : entre les Américains de naissance, il a maintenu une distance plus grande encore en cultivant soigneusement le pré-

jugé de couleur. Ici la guerre de races fait diversion à la lutte de classes. Il y a aux Etats-Unis un dixième de la population de race noire, constitué par les descendants des anciens esclaves importés d'Afrique, qui furent principalement employés à la culture du coton et de la canne à sucre dans les Etats du Sud. Là, les pratiques de l'esclavage avaient subsisté en fait; parqués dans le Sud, sans autres liens avec les blancs que ceux de la servitude, les noirs vivaient sous une terreur moyennageuse. Mais, deux circonstances sont en train de modifier cette situation; l'excès même de leur misère a amené les noirs à émigrer vers le Nord, où, tout en se heurtant à des préjugés tenaces jusque dans les milieux ouvriers, l'amalgame est en gestation; d'autre part, l'industrialisation du Sud, jusque-là terre d'élection des landlords américains, où désormais le textile se transporte à proximité du coton, transforme l'existence des noirs qui n'ont pas émigré. La question noire est aux Etats-Unis une des plus grandes forces explosives qu'ait à redouter le capitalisme américain. La disparition du préjugé de couleur, en soudant les forces des travailleurs américains, marquera une étape essentielle dans l'accentuation de la lutte de classes.

Mais l'ascension vertigineuse du capital américain n'engendre pas seulement un prolétariat nombreux, de plus en plus concentré, et dont la rationalisation réduit une partie au chômage, elle se fait au détriment des couches moyennes de la population. La concentration s'opère avec une brutalité sans exemple, écrasant sur son chemin petites industries et petits commerces au profit des immenses trusts nationaux et cosmopolites.

L'année 1928 a enregistré aux Etats-Unis 23.642 faillites (portant presque entièrement sur de petites entreprises) et un bilan déficitaire dans nombre de petites et moyennes entreprises, tandis que les grosses réalisent d'énormes bénéfices.

L'activité fiévreuse de la Bourse de New-York donne sa marque propre à l'année 1928; la spéculation a pris un caractère éffréné; les prêts des brokers ont passé en fin d'année à près de 6 milliards et demi de dollars, les transactions ont porté sur un volume de titres double de celui de 1927.

Le « boom » du marché des valeurs a pris depuis 1926 des proportions énormes, la hausse se chiffrait à une moyenne de 26 % pour la seule année 1928. Ce sont naturellement les classes moyennes, attirées à la spéculation par d'habiles réclames, inexpérimentées et disposant de disponibilités limitées, qui font déjà les frais de cette

fièvre spéculative; le krach qui suivra marquera avec leur expropriation une période critique de la lutte des classes aux Etats-Unis.

Mais si, actuellement, l'antagonisme du capital américain avec le prolétariat et la rupture avec les classes moyennes, n'ont pas encore pris le caractère de phénomènes aigus ni généraux, la question paysanne se pose déjà avec une acuité singulière : elle constitue à l'heure présente la contradiction la plus sérieuse avec laquelle le capital américain se trouve aux prises.

L'agriculture américaine participe, en effet, à la crise qui sévit depuis la guerre sur l'agriculture du monde entier et qui avilit les conditions d'existence du paysan pauvre et du paysan moyen. En Amérique comme ailleurs — peut-être plus qu'ailleurs, car l'agriculteur américain a en face de lui un capitalisme industriel plus développé, plus concentré — le problème des ciseaux prend une importance extraordinaire : l'écart entre les prix des produits agricoles et celui des produits industriels, loin de s'atténuer, vient encore de s'aggraver. Bien que la dernière récolte ait été plus abondante qu'en 1927, en Amérique comme dans le reste du monde, la valeur de cette récolte a fortement baissé : de 10 % pour le blé; de 36 % pour la pomme de terre.

Il faut produire de plus en plus de blé, de maïs ou de pomme de terre pour acheter non seulement les produits fabriqués, nécessaires à l'existence, mais, avant tout, le matériel même nécessaire à l'exploitation agricole; c'est dire que le pouvoir d'achat du fermier américain a déjà beaucoup baissé, et ce n'est pas chez lui que le capital peut compter écouler dans l'avenir la surproduction industrielle. Quelques chiffres permettront de mesurer cette dépréciation de l'agriculture : depuis 1914, le pouvoir d'achat du dollar a diminué d'environ 40 %, parallèlement à la dépréciation de l'or lui-même, et l'indice général des prix aux Etats-Unis s'est établi aux environs de 140 (1913 : 100); or, le prix du blé, compté en dollars n'a augmenté que de 29 %, tandis que le coton a augmenté de 55 %, la laine de 84 %, le pétrole de 127 % : ces quelques indications expliquent l'agitation qui règne depuis plusieurs années parmi les fermiers américains, agitation à laquelle les politiciens n'ont trouvé d'autre issue qu'un illusoire tarif protecteur. Il s'agit, répétons-le, d'un phénomène de caractère mondial, et qui se traduit dans tous les pays par un exode de plus en plus accentué de la campagne vers la ville.

(A suivre.)

(2) Par « ciseaux » — le mot est de Trotsky — il faut entendre l'écart entre les prix des produits agricoles et les prix des produits industriels qui s'éloignent ou se rapprochent comme les branches de ciseaux.